

dit redoutable à tous ses voisins : *Ilaque factus est pavor Domini super omnia regna terrarum, quæ erant per gyrum Juda*<sup>1</sup>. Et ce prince s'agrandissait tous les jours parce que Dieu était avec lui : tant il est vrai que Dieu prend plaisir à protéger la puissance qui lui rend hommage, et qu'il est le rempart de ceux qui le servent.

Le second soin du roi Josaphat et le second moyen dont il se servait pour sanctifier la grandeur, fut de pourvoir avec vigilance à l'administration de la justice. « Il établit des juges, dit l'Écriture, dans les villes de Judée; » et les appelant à lui, il leur prescrivait lui-même en ces termes de quelle manière ils devaient agir : « Prenez garde, leur disait-il, à votre conduite; car ce n'est pas la justice des hommes, mais la justice de Dieu, que vous exercez : et tout ce que vous jugerez, vous en serez responsables. Ayez toujours devant les yeux la crainte de Dieu; faites tout avec diligence : songez que le Seigneur notre Dieu déteste l'iniquité, qu'il ne regarde point les personnes, et ne se laisse point corrompre par les présents<sup>2</sup>. » Vous donc, qui jugerez en son nom par la puissance que je vous en donne; comme vous exercez son autorité, imitez aussi sa justice. Puis descendant au détail, il règle en cette manière les devoirs particuliers : « Amarias, votre prêtre et votre pontife, présidera dans les choses qui regardent Dieu et son service; et Zabadias, qui est un des chefs de la maison de Juda, aura la conduite de celles qui regardent le ministère royal<sup>3</sup>. » C'est ainsi que ce sage prince retenait chacun dans ses bornes, et, empêchant la confusion et les entreprises, faisait que tout concourait et au service de Dieu et à l'utilité des peuples.

Et certainement, chrétiens, si ceux que Dieu a mis dans les grands emplois n'appliquent toute leur puissance à soutenir hautement le bon droit et la justice, la terre sera désolée et les fraudes seront infinies. Les hommes en général sont intéressés, et ainsi ordinairement ils sont injustes. C'est pourquoi il faut avouer que la justice est obligée de marcher dans des voies bien difficiles, et que c'est une espèce de martyre que de se tenir régulièrement dans les termes du droit et de l'équité. Que sert de dissimuler? il est aisé de comprendre que les injustes pour l'ordinaire sont les plus forts, parce qu'ils ne se donnent aucunest bornes, parce qu'ils mettent tout en usage, et combattent, pour ainsi dire, dans un champ libre où ils s'étendent à leur aise. L'homme de bien

<sup>1</sup> II. Par. XVII, 10.

<sup>2</sup> Ibid. XXIX, 5, 6, 7.

<sup>3</sup> Ibid. II.

se resserre dans tant de limites qu'à peine se peut-il aider; et se renferme dans ce qui est droit : l'injuste veut généralement ce qui l'accorde. Ce n'est pas assez à l'homme de bien de ne vouloir que ce qui est juste; il craint de corrompre la pureté de ses desseins innocents, il ne veut que de bons moyens pour y parvenir, et il a toujours devant les yeux ce précepte de la loi : « Tu poursuivras justement ce qui est juste : » *Juste quod justum est persequeris*<sup>1</sup>. Au contraire, l'homme injuste et intéressé passe, dit l'Écriture, de mal en mal; et c'est pourquoi il se fortifie sur la terre : *Confortati sunt in terra, quia de malo ad malum egressi sunt*<sup>2</sup>. Il soutient une médisance par une nouvelle calomnie, et une première injustice par une corruption. Il enveloppe la vérité dans des embarras infinis; il a l'art de faire taire et parler les hommes, parce qu'il sait les flatter, les intimider, les intéresser par toutes sortes de voies. Qui pourra donc s'étonner si l'injuste qui tente tout réussit mieux, et si l'homme de bien au contraire demeure court ordinairement dans ses entreprises, lui qui se retranche tout d'un coup plus de la moitié des moyens : j'entends ceux qui sont mauvais; et c'est-à-dire, assez souvent les plus efficaces?

Mais voici encore, messieurs, une autre incommodité de la justice. L'homme injuste sait se faire de plus grands amis. Qui ne sait que les hommes, et surtout les grands, sont pleins d'intérêts et de passions? L'injuste peut entrer dans tous les desseins, trouver tous les expédients, ménager tous les intérêts. A quel usage peut-on mettre cet homme si droit, qui ne parle que de son devoir? il n'y a rien de si sec, ni de moins souple, ni de moins flexible; et il y a tant de choses qu'il ne peut pas faire, qu'à la fin il est regardé comme un homme qui n'est bon à rien et entièrement inutile. C'est pourquoi les hommes du monde ne remarquent rien dans l'homme de bien, sinon qu'il est inutile. Car écoutez comme ils parlent dans le livre de la Sagesse. « Trompons, disent-ils, l'homme juste, parce qu'il nous est inutile : » *Circumveniamus ergo justum, quoniam est inutilis nobis*<sup>3</sup>. Il n'est pas propre à notre commerce; il est trop attaché à son droit chemin, pour entrer dans nos détours et dans nos négociations. Ainsi, étant inutile, on se résout facilement à le mépriser, ensuite à le laisser périr sans en faire bruit, et même à le sacrifier à l'intérêt du plus fort, et aux pressantes sollicitations de cet homme de grand secours qui ne ménage rien, ni le saint ni le profane, pour nous servir.

<sup>1</sup> Deut. XVI, 20.

<sup>2</sup> Jer. IX, 3.

<sup>3</sup> Sap. II, 12.

Élevez-vous, puissances du monde; voyez comme l'innocence est contrainte de marcher dans des voies serrées : secourez-la, tendez-lui la main, faites-vous honneur en la protégeant. « C'est pour cela, dit saint Grégoire, que vous êtes grands, afin que ceux qui veulent le bien soient secourus, et que les voies du ciel soient plus étendues : » *Ad hoc enim potestas, ... cælitus data est, ut qui bona appetunt adjuventur, ut cælorum regnum largius pateat*<sup>1</sup>. C'est à vous, ô grands de la terre, d'élargir un peu les voies du ciel, de rétablir ce grand chemin et de le rendre plus facile. La vertu n'est toujours que trop à l'étroit, et n'a que trop d'affaires pour se soutenir. C'est assez qu'elle soit aux prises sans relâche aucun, avec tant d'infirmités et tant de mauvaises inclinations de la nature corrompue : mettez-la du moins à couvert des insultes du dehors, et ne souffrez pas qu'on surcharge avec tant d'excès la faiblesse humaine.

Tel est, messieurs, le devoir et le grand emploi des grands du monde, de protéger hautement le bon droit et l'innocence. Car c'est trahir la justice, que de travailler faiblement pour elle; et l'expérience nous fait assez voir qu'une résistance trop molle, ne fait qu'affermir le vice et le rendre plus audacieux. Les méchants n'ignorent pas que leurs entreprises hardies leur attirent nécessairement quelque embarras; mais, après qu'ils ont essuyé une légère tempête qui s'est élevée, ils pensent avoir payé tout ce qu'ils doivent à la justice : ils défient après cela le ciel et la terre, et ne profitent de cette disgrâce que pour mieux prendre dorénavant leurs précautions. Ainsi, il faut résister à l'iniquité et soutenir la justice avec une force invincible; et nous pouvons bien le publier devant un roi si juste, si vigoureux et si ferme, que c'est dans cette vigueur à maintenir la justice, que réside la grandeur et la majesté.

Le vulgaire appelle majesté une certaine prestance et une pompe extérieure qui l'éblouit; mais les sages savent bien comprendre que la majesté est un éclat qui rejaillit principalement de la justice : et nous en voyons un bel exemple dans l'histoire du roi Salomon, dont vous ferez, s'il vous plaît, l'application à nos cours. « Ce prince jeune et bien fait s'assit, dit l'Écriture, dans le trône du Seigneur, en la place de David son père, et il plut à tous : » *Sedit Salomon super solium Domini, in regem pro David patre suo, et placuit omnibus*<sup>2</sup>. Voyez en passant, messieurs, que le trône royal appartient à Dieu, et que les rois ne le remplissent qu'en son nom;

<sup>1</sup> III. Reg. III, 28.

<sup>2</sup> Lib. III, Ep. LXV, ad Mauric. Aug. t. II, col. 676.

<sup>3</sup> I. Par. XXIX, 23.

mais revenons à Salomon. Voilà un prince agréable, qui gagne les cœurs par sa bonne mine et sa contenance royale; mais après qu'il eut rendu ce jugement mémorable, écoutez ce qu'ajoute le texte sacré : « Tout Israël, dit la même Écriture, apprit le beau jugement que le roi avait rendu; et ils craignirent le roi, voyant que la sagesse de Dieu était en lui : » *Audivit itaque omnis Israel judicium quod judicasset rex, et timerunt regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium*<sup>1</sup>. Sa mine haute et relevée le faisait aimer; mais sa justice le fait craindre de cette crainte de respect qui ne détruit pas l'amour, mais qui le rend plus retenu et plus circonspect. Les bons respirent sous sa protection, les méchants appréhendent ses yeux et son bras; et il résulte de ce beau mélange une certaine révérence qui a je ne sais quoi de religieux, et dans laquelle consiste le véritable caractère de la majesté.

Mais, messieurs, il faut finir et vous dire que la puissance, après avoir fait son devoir en soutenant la justice, a encore une dernière obligation, qui est celle de soulager la misère. En effet, ce n'est pas en vain que Dieu fait luire, sur les grands du monde un rayon de sa puissance, toujours bienfaisante. Ce grand Dieu, en les revêtant de l'image de sa gloire, les a aussi obligés à imiter sa bonté; et ainsi, dit excellemment saint Grégoire de Nazianze<sup>2</sup> prêchant à Constantinople en présence de l'empereur, ils doivent se montrer des dieux en secourant les affligés et les misérables.

J'ai remarqué dans les saintes Lettres que Dieu se moque souvent des idoles qui portent si injustement le titre de dieux; mais entre les autres reproches par lesquels il se rit des peuples aveugles qui leur donnent un nom si auguste, celui-ci me semble fort considérable : « Où sont vos dieux, leur dit-il, dans lesquels vous avez mis votre confiance? si ce sont des dieux véritables, qu'ils viennent à votre secours et qu'ils vous protègent dans vos besoins : » *Ubi sunt di eorum, in quibus habebant fiduciam? surgant et opitulentur vobis... et in necessitate vos protegant*<sup>3</sup>. Ce grand Dieu, ce Dieu véritable, et seul digne par sa bonté de la majesté de ce titre, a dessein de nous faire entendre que c'est une indignité insupportable de porter le nom de Dieu sans soutenir un si grand nom par de grands bienfaits : et de là les grands de la terre peuvent aisément comprendre qu'ils seront des idoles inanimées, et non des images vivantes de l'invi-

<sup>1</sup> III. Reg. III, 28.

<sup>2</sup> Orat. XXVII, t. I, p. 471.

<sup>3</sup> Deut. XXXII, 37, 38.

sible majesté de Dieu, s'ils se contentent de humer l'encens, de recevoir les adorations, de voir tomber les victimes à leurs pieds, sans cependant étendre le bras pour faire du bien aux hommes et soulager leurs misères.

Le sage Néhémias avait bien compris cette obligation, lorsqu'ayant été envoyé par le roi Artaxerxès pour régir les Israélites dont il fut le gouverneur pendant douze ans, il se mit à considérer l'état et les forces de ce peuple. Il vit que les gouverneurs qui l'avaient précédé dans cet emploi avaient beaucoup foulé ce pauvre peuple; mais surtout, comme il est assez ordinaire, que leurs ministres insolents l'avaient tout à fait abattu : *Duces autem primi, qui fuerunt ante me, gravaverunt populum;... sed et ministri eorum depresserunt populum*<sup>1</sup>. Il fut donc touché de compassion, voyant ce peuple fort épuisé, *Valde enim attenuatus erat populus*<sup>2</sup>. Il se crut obligé en conscience de chercher tous les moyens de le soulager : il ne fit pas seulement de grandes largesses, mais il crut qu'il devait remettre beaucoup de droits qui lui étaient dus légitimement. Et après, plein de confiance en la divine bonté, qui regarde d'un œil paternel ceux qui se plaisent à imiter ses miséricordes, il lui adresse du fond de son cœur cette humble prière : « Mon Dieu! souvenez-vous de moi en bien, selon le bien que j'ai fait à ce peuple : » *Memento mei, Deus, in bonum, secundum omnia que feci populo huic*<sup>3</sup>.

Cette noble idée de puissance est bien éloignée de celle que se forment dans leurs esprits les puissants du monde. Car comme c'est le naturel du genre humain d'être plus sensible au mal qu'au bien, aussi les grands s'imaginent que leur puissance éclate bien plus par des ruines que par des bienfaits : de là les guerres, de là les carnages, de là les entreprises hautaines de ces ravageurs de provinces que nous appelons conquérants. Ces braves, ces triomphateurs, avec tous leurs magnifiques éloges, ne sont sur la terre que pour troubler la paix du monde par leur ambition démesurée : aussi Dieu ne nous les envoie-t-il que dans sa fureur. Leurs victoires font le deuil et le désespoir des veuves et des orphelins, ils triomphent de la ruine des nations et de la désolation publique; et c'est par là qu'ils font paraître leur toute-puissance. Mais laissons le tumulte des armes, et voyons ce qui se pratique hors de la licence de la guerre; n'éprouvons-nous pas tous les jours qu'il n'est rien de plus véritable que ce que dit l'Écclésiastique : *Venatio*

<sup>1</sup> II. Esdr. v, 16.

<sup>2</sup> Ibid. 18.

<sup>3</sup> Ibid. xi, 19.

*leonis onager in eremo, sic et pascua divitum sunt pauperes*<sup>1</sup> : « L'âne sauvage est la proie du lion dans le désert, ainsi les pauvres sont la proie du riche. »

« Des pauvres, disait Salvien, dans le voisinage du riche, ne sont plus en sûreté de leurs biens; ils donnent, les malheureux, le prix des dignités qu'ils n'achètent pas : il les payent, d'autres en jouissent; et l'honneur de quelques-uns coûte la ruine totale à tout le monde : » *Reddunt miseri dignitatum pretia quas non emunt... Ut pauci illustrentur, mundus evertitur*<sup>2</sup>. Mais ces grands crimes n'ont pas besoin d'être exagérés par nos paroles, et ils sont assez condamnés par l'exécration publique : et d'ailleurs il sera aisé de connaître de quels supplices sont dignes ceux qui tournent leur puissance au mal, puisque j'ai maintenant à vous faire voir que ceux qui ne l'emploient pas à faire du bien ne peuvent éviter leur condamnation.

Le vice de la grandeur est un excès d'amour-propre, et l'amour-propre ne porte ce nom qu'à cause qu'il ne regarde que soi : *Erunt homines seipsos amantes, cupidi*<sup>3</sup> : « Il y aura des hommes amoureux d'eux-mêmes, pleins de cupidité, avares; » non-seulement pour amasser de grandes richesses, [mais d'une] avarice délicate et spirituelle qui attire tout à soi. Voilà comme la racine de cet arbre; voyons maintenant les branches : *superbi, elati*, superbes, pleins d'eux-mêmes, élevés, dédaignant les autres. Cet arbre ne pousse ses branches qu'en haut : il ne ressemble pas à ces plantes bienfaisantes, [toujours sous la main pour se prêter à tous nos besoins; mais il est semblable à ces grands arbres qui] étalent de loin la beauté et la verdure de leurs feuilles, [et qui n'ont] des fruits que pour la vue.

C'est là où nous conduit l'esprit de grandeur, qui est contre l'esprit du baptême et contre l'esprit de Jésus-Christ; et il ne se trouve pas seulement dans les grands, [mais dans tous] ceux qui affectent de les imiter : et qui ne l'affectent pas dans un siècle tout de grandeur comme le nôtre? Ils prennent un certain esprit de ne regarder qu'eux-mêmes, excellemment représenté dans Isaïe : *Dixisti in corde tuo : Ego sum; et præter me, non est altera*<sup>4</sup> : Je suis; ne diriez-vous pas qu'elle a entrepris d'égaliser celui qui a dit : *Ego sum qui sum* : « Je suis celui qui est? » Je suis, toute la menue populace n'est rien; ce n'est pas vivre : il n'y a que moi sur la terre. Ils n'ont garde de s'inquiéter de l'état des au-

<sup>1</sup> Eccl. xiii, 23.

<sup>2</sup> De Gubernat. Dei, lib. iv n° 4, p. 70.

<sup>3</sup> II. Tim. iii, 2.

<sup>4</sup> Is. XLVII, 10.

tres, ni de se mettre en peine de leurs besoins; ah! leur délicatesse ne le souffre pas. Rien de plus opposé à la charité fraternelle : l'esprit de christianisme, [c'est un] esprit de fraternité et de communication. Sont-ils membres de Jésus-Christ, s'ils se regardent comme séparés et s'ils se détachent du corps?

Mais, quand ils n'agiraient pas comme chrétiens, le dépôt de sa puissance, que Dieu leur confie, les oblige indispensablement de penser aux autres et de pourvoir à leur bien : s'ils portent sur leur front le caractère de sa puissance, ils doivent aussi porter sur leurs mains le caractère de sa libéralité. Car, ainsi que j'ai déjà dit, ce n'est pas en vain, chrétiens, que Dieu fait luire sur eux un rayon de cette puissance toujours bienfaisante : s'ils sont en ce point semblables à Dieu, « ils doivent, dit saint Grégoire de Nazianze, se faire les dieux des hommes en procurant leur bien de tout leur pouvoir. »

Mais ou en trouverons-nous sur la terre? Nous voyons assez d'ostentation, assez de dais, assez de balustrades, assez de marques de grandeur; mais ceux qui se parent de tant de splendeurs, ce ne sont pas des dieux, ce ne sont pas des images vivantes de la puissance divine, ce sont des idoles muettes qui ne parlent point pour le bien des hommes. La terre est désolée, les pauvres gémissent, les innocents sont opprimés : l'idole est là qui hume l'encens, qui reçoit les adorations, qui voit tomber les victimes à ses pieds, et n'étend pas son bras pour faire le bien : *O pastor et idolum*<sup>1</sup>, « O pasteur et idole tout à la fois; » car non-seulement les supérieurs ecclésiastiques, mais encore les grands de la terre, sont appelés dans l'Écriture les pasteurs des peuples. Est-ce pour recevoir des hommages que vous êtes élevés si haut? Dieu vous demandera compte du dépôt qu'il vous confie de sa puissance souveraine. Car écoutez ce qu'on dit à la reine Esther : « Ne croyez pas qu'à cause que vous êtes dans la maison du roi vous puissiez sauver seule votre vie, si tous les Juifs périssaient : » *Ne putes quod animam tuam tantum liberet, quia in domo regis es præ cunctis Judæis*<sup>2</sup>. Ne croyez pas que Dieu vous ait élevée à ce haut degré de puissance pour votre propre agrandissement. « Si vous demeurez dans le silence, Dieu trouvera quelque autre moyen pour délivrer son peuple; et vous périrez, vous et la maison de votre père : » *Si silueris, per aliam occasionem liberabuntur Judæi; et tu et domus patris tui, peribitis*<sup>3</sup>. Si peu que nous ayons de

<sup>1</sup> Zach. xi, 17.

<sup>2</sup> Esther. iv, 13.

<sup>3</sup> Ibid.

puissance, nous en rendrons compte à sa justice. C'est le talent précieux, lequel si l'on manque seulement de faire valoir pour le service de Dieu, et le bien de sa famille, on est relégué par sa sentence aux ténèbres extérieures, où est l'horreur et le grincement de dents.

Considérons donc, chrétiens, tout ce que Dieu a mis en nous de pouvoir; et le regardant en nos mains comme le talent dont nous devons compte, prenons une sainte résolution de le faire profiter pour sa gloire : c'est-à-dire, pour le bien de ses enfants. Mais, en formant en nous un si saint désir, prenons garde à l'illusion que l'ambition nous propose. Elle nous propose de grands ouvrages; mais pour les accomplir, nous dit-elle, il faudrait avoir du crédit et être dans les grandes places. C'est l'appât ordinaire des ambitieux. « Et quoiqu'ils aspirent à ces places par des vues d'élévation, ils se promettent cependant, dit saint Grégoire, d'y faire de grandes merveilles : » *Et quamvis hoc elationis intentione appetant, operaturos tamen se magna pertractant*<sup>1</sup>. Au milieu de ces beaux desseins et de ces pensées chrétiennes, on s'engage bien avant dans les poursuites ambitieuses, dans l'amour du monde; on prend l'esprit de ce siècle, on devient mondain et ambitieux : et quand on est arrivé au but, on oublie aisément tous ces projets si religieux; et peu à peu tous ces beaux desseins se perdent et s'évanouissent tout ainsi qu'un songe : *Cumque percepti principatus officio perfrui seculariter cœperit, libenter obliviscitur quidquid religiose cogitavit*<sup>2</sup>.

Que le désir de faire du bien n'emporte pas notre ambition jusqu'à désirer une condition plus relevée : ne craignez pas de demeurer sans occupation et d'être inutile au monde, si vous ne sortez de vos bornes et ne remplissez quelque place. Faisons le bien qui se présente, celui que Dieu a mis en notre pouvoir. Nos emplois sont bornés, mais l'étendue de la charité est infinie. La charité, toujours agissante, sait bien trouver des emplois : elle se fait tout à tous, elle se donne autant d'affaires qu'il y a de nécessités et de besoins. Elle ne craint pas de manquer d'ouvrage; et au lieu d'aspirer à une plus grande puissance, elle songe à rendre son compte de l'emploi de celle que Dieu lui confie.

Que les puissants songent au bien. L'un des biens c'est l'exemple, un bien pour eux et un bien pour nous. C'est un don qui les enrichit, c'est un présent qui retourne à eux. Il ne faut pas pour cela un grand travail : ils n'ont qu'à se remplir de lumière, elle viendra à nous d'elle-même. Ils

<sup>1</sup> Regul. Pastor. part. 1, cap. ix, t. II, col. 9.

<sup>2</sup> Ibid.

rendront compte des péchés des autres. Combien le vice est plus hardi quand il est soutenu par leur exemple ! etc. Exemple en sa maison : chacun est grand dans sa maison ; chacun est prince dans sa famille.

### ABREGÉ D'UN SERMON

POUR LE MARDI

#### DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME.

SUR LA MÉDISANCE.

Quelles en sont les causes, les effets et les remèdes.

Respondit turba et dixit : *Dæmonium habes, quis te querit interficere?*

*La troupe répondit et dit au Seigneur : Vous êtes possédé du démon ; qui est-ce qui pense à vous tuer ?* Joan. VII, 20.

Apprendre aux hommes, par les médisances par lesquelles on a attaqué la vie du Sauveur et décrié ses actions les plus saintes, à vouloir être plutôt du parti de Jésus-Christ noirci par les calomnies, que du parti des Juifs qui l'ont déchiré par leurs injures.

Pour détourner les hommes d'un péché aussi noir, aussi dangereux, aussi universel que la médisance, rien de plus important que de le faire bien connaître. Représenter ce que c'est que la médisance par ses causes et par ses effets, par la racine d'où elle est sortie, par les fruits qu'elle produit. Et quoique la bien connaître soit assez pour en donner de l'horreur, toutefois nous ajouterons les remèdes.

#### PREMIER POINT.

Les causes : la plus apparente et la plus ordinaire, c'est la haine et le désir de vengeance. Si quelqu'un est notre ennemi, nous voudrions armer contre lui tous les autres hommes : de là nous les animons par nos médisances. Or encore que cette haine soit la cause la plus apparente de la médisance, ce n'est pas celle que nous avons à considérer : parce que cela est d'un autre sujet ; et on l'a suffisamment combattue, quand on vous a fait voir le malheur de ceux qui nourrissent dans leur cœur des inimitiés. Celui qui médit par ce motif est plutôt vindicatif qu'il n'est médisant. Quel est donc proprement le médisant ? Celui qui, sans aucune autre raison particulière, se plaît à dire du mal des uns et des autres, même des indifférents et des inconnus ; et qui, par une excessive liberté de langue, n'épargne pas même ses meilleurs amis, si toutefois un tel médisant est capable d'avoir des amis.

C'est cette médisance que j'attaque : mais en l'attaquant, chrétiens, que ceux qui médisent par haine ne croient pas que je les épargne. Car si c'est un grand crime de médire sans aucune inimitié particulière, que celui-là entende quel est son péché, qui joint le crime de la haine à celui de la médisance. Et toutefois pour ne pas [omettre] entièrement cette cause de la médisance, disons-en seulement ce mot. L'une des plus grandes obligations du christianisme, c'est de bénir ceux qui nous maudissent : *Maledicimus, et benedicimus* : « On nous maudit et nous bénissons. » Si bien que, quand nous ne nous serions jamais crus obligés à dire du bien de l'un de nos frères, il faudrait faire cet effort sur nous lorsqu'une inimitié nous divise ; ou du moins, n'en dire aucun mal. Car il n'y a jamais tant d'obligation de résister à la passion, que lorsqu'elle est née : de sorte qu'il n'est rien de plus criminel que de songer à l'entretenir, dans le temps qu'il faut travailler à l'éteindre.

Le Fils de Dieu défend de se coucher sur sa colère, de peur que les images tristes et fâcheuses que l'imagination nous représente dans la solitude pendant la nuit, lorsque nous ne sommes plus divertis par d'autres objets, n'aigrissent notre plaie. Plus donc la passion est forte, plus il faut se roidir contre elle. Le médisant fait tout au contraire : il s'échauffe en voulant échauffer les autres, il s'anime par ses propres discours, il grave de plus en plus dans son cœur l'injure qu'il a reçue ; à force de parler il croit tout à fait ce qu'il ne croyait qu'à demi : ainsi il s'irrite soi-même. D'ailleurs, il ferme de plus en plus la porte à toute réconciliation ; et il exerce la plus lâche de toutes les vengeances, puisque, s'il ne peut se venger autrement, il montre que sa haine est bien furieuse, par le plaisir qu'il prend de déchirer en idée celui qu'il ne peut blesser en effet : et s'il a d'autres moyens de se satisfaire, il fait voir l'extrémité de sa rage en ce qu'il n'épargne pas même celui-ci ; et qu'il croit que les effets ne suffisent pas s'il n'y joint même les paroles. C'est ce que j'avais à dire contre celui qui médit par un désir de vengeance.

La véritable médisance consiste en un certain plaisir que l'on a à entendre ou à dire du mal des autres, sans aucune raison particulière. Recherchons-en la cause ; il y a sujet de s'en étonner. Les hommes sont faits pour la société ; cependant ce plaisir malin, que nous sentons quelquefois malgré nous dans la médisance, fait bien voir qu'il n'y a rien de plus farouche ni de moins sociable que le cœur de l'homme. Et Tertullien a

<sup>1</sup> I. Cor. IV, 12.

raison de dire que « l'on ment avec plus de succès en forgeant des calomnies cruelles et atroces, et que l'on croit plus aisément un mal faux qu'un bien véritable : » *Felicius in acerbis atrocibusque mentitur,.... facilius denique falso malo, quam vero bono creditur*<sup>1</sup>. De là paraît le plaisir comme naturel que nous prenons à la médisance. La cause est qu'en effet nous étions faits pour une sainte société en Dieu et entre nous. La paix, la concorde, la charité devaient régner parmi nous, parce que nous devons nous regarder, non point en nous-mêmes, mais en Dieu ; et c'est cela qui devait être le nœud sacré de notre union.

Le péché a détruit cette concorde en gravant en nous l'amour de nous-mêmes. C'est l'orgueil qui nous désunit, parce que chacun cherche son bien propre. L'ange et l'homme n'ayant pu souffrir l'empire de Dieu, ne veut pas ensuite dépendre des autres. Chacun ne veut penser qu'à soi-même, et ne regarde les autres qu'avec dessein de dominer sur eux : voilà donc la société détruite. Il y en a quelque petit reste : car nous avons naturellement une certaine horreur de la solitude. Mais lorsque nous nous assemblons, nous ne pouvons nous souffrir : et si les lois de la civilité nous obligent à dissimuler et à feindre quelque concorde apparente ; qui pourrait lire dans nos cœurs, avec quel dédain, avec quel mépris nous nous regardons les uns les autres, il verrait bien que nous ne sommes pas si sociables que nous pensons être ; et que c'est plutôt la crainte et quelque considération étrangère qui nous retient, qu'un véritable et sincère amour de société et de concorde. Qui le fait, sinon l'amour-propre, le désir d'exceller ? ainsi que dessus. C'est la cause de la médisance et du plaisir que nous y prenons : nous voulons être les seuls excellents, et voir tout le reste au-dessous de nous.

Et pour toucher encore plus expressément la cause de ce vice si universel, c'est une secrète haine qui vient de l'envie que nous avons les uns contre les autres, ce n'est pas un noble orgueil. De là ce plaisir malin de la médisance ; il ne faut qu'une médisance pour récréer une bonne compagnie : [de là] la moquerie. Nous prenons plaisir de nous comparer aux autres, et nous sommes bien aises d'avoir sujet de croire que nous sommes plus excellents. Voilà la cause de la médisance, l'envie ; cause honteuse et qu'on n'ose pas avouer, mais qui se remarque par la manière d'agir. L'envie est une passion basse, obscure, lâche : il y a un orgueil qu'on appelle noble, qui entreprend les choses ouvertement ; l'envie ne

va que par des menées secrètes. Ainsi le médisant ; il se cache. L'envie est une passion timide, qui a honte d'elle-même, et ne craint rien tant que de paraître. Ainsi le médisant ; il ronge secrètement. Saint Chrysostôme dit « que la médisance imite la servante qui prend à la dérobée les effets de son maître ; ou semblable au voleur qui étant entré dans une maison considère attentivement tout ce qui s'y trouve, pour voir ce qu'il pourra emporter, elle observe avec soin ce qu'elle pourra enlever à la réputation de celui dont elle est jalouse, et ensuite elle se cache<sup>2</sup>. » L'envie n'a pas le courage assez bon pour chercher la véritable grandeur, mais elle ne tâche de s'élever qu'en abaissant les autres. Le médisant de même : il diminue, il biaise, il ne s'explique qu'à demi-mot, [ par des ] paroles à double entente ; [ s'il parle ] ouvertement, il prend de beaux prétextes. Combien honteuse est donc cette passion !

Mais il y a, direz-vous, d'autres causes. Il est vrai ; mais toujours de l'orgueil. Pour montrer que nous savons bien pénétrer dans les sentiments des autres, « nous aimons tous ou presque tous, » dit saint Augustin, à nommer ou à croire nos soupçons des connaissances certaines : « *Omnes aut pene omnes homines amamus nostras suspiciones vel vocare vel existimare cognitiones* ; [notre] témérité [ nous porte ] « à assurer comme vraies des choses incroyables, » *multa incredibilia vera*. Exemple de Suzanne, de Judith. Mais les effets ont fait connaître, [répondez-vous.] Mais Dieu se réserve bien des choses : nous faisons les dieux.

Autre sorte d'orgueil ; le plaisir de reprendre, comme pour faire parade de la vertu. « Les hommes, dit saint Augustin<sup>3</sup>, sont très-empressés à vouloir connaître la vie des autres, tandis qu'ils sont très-paresseux pour réformer la leur : » *Curiosum genus humanum ad cognoscendam vitam alienam, desidiosum ad corrigendam suam*. « Hypocrite, dit le fils de Dieu commencez par ôter la poutre qui est dans votre œil, et vous ôterez ensuite la paille qui est dans celui de votre frère : » *Hypocrita, ejice primum trabem de oculo tuo, et tunc videbis ejicere festucam de oculo fratris tui*<sup>4</sup>. Il fait le vertueux, en reprenant les autres : il ne l'est pas, parce qu'il ne se corrige pas soi-même. Il affecte une certaine liberté de parler des autres et des abus publics : hypocrite, commence par toi-même à réformer le monde. Il reprend ce qu'il ne peut pas amender, il n'amende pas ce qu'il

<sup>1</sup> In Acta Apost. Hom. XXIX, t. IX, p. 301.

<sup>2</sup> Ad Maced. Ep. CLIII, n° 22, t. II, col. 532.

<sup>3</sup> Confess. lib. X, cap. III, t. I, col. 171.

<sup>4</sup> Matth. VII, 5.

<sup>1</sup> Ad Nation. lib. I.

peut corriger. Il y a plaisir à parler des vices d'autrui, parce qu'on remarque sans peine les défauts des autres; et on ne surmonte les siens qu'avec peine.

La première de ces médisances est basse et honteuse, la seconde est fière et insolente; la troisième, trompeuse et hypocrite. Tout vient de l'orgueil: « On est envieux dès qu'on est superbe: » *Si superbus est, et invidus est*<sup>1</sup>. Et après [on devient] diable, médisant, calomniateur. Il nous mène par les mêmes degrés: « Vous serez comme des dieux: » *Eritis sicut dii*<sup>2</sup>. Une suite de cela, c'est que nous rapportons tout à nous-mêmes.

## DEUXIÈME POINT.

Les effets: rompre la charité. Et ne dites pas: Ce que je dis, c'est peu de chose. Pour deux raisons. 1. Par ce peu de chose vous tendez à rendre un homme ridicule. Deux fondements sur lesquels la charité chrétienne s'appuie, l'inclination et l'estime. La charité est tendre, bénigne, douce; mais la charité est respectueuse: *honore invicem prevenientes*<sup>3</sup>, « se prévenant mutuellement » par des témoignages d'honneur. Vous renversez cette amitié, quand vous détruisez l'estime; vous excluez un homme de la société. 2. C'est peu de chose; mais vous ne connaissez pas quelle est la nature des bruits populaires. Au commencement ce n'est rien; mais les médisances vont se grossissant peu à peu dans la bouche de ceux qui les répètent, « par un plaisir de mentir qui est inné, » dit Tertullien, dans certaines gens, « *ingenita quibusdam mentiendi voluptate*<sup>4</sup>. En sorte que le médisant, voyant jusques où est crû le petit bruit qu'il avait semé, ne reconnaît plus son propre ouvrage. Cependant il est cause de tout le désordre; comme lorsque vous jetez une petite pierre dans un étang, vous voyez se former sur la surface de l'eau des ronds, petits, plus grands, et enfin tout l'étang en est agité. Qui en est la cause? celui qui a jeté la pierre.

Outre cela, le médisant ne peut pas réparer le mal qu'il fait: les impressions demeurent, même les choses étant éclaircies. On dit: Si cela n'était vrai, cela était du moins vraisemblable. Comme lorsqu'une chose a été serrée par un nœud bien ferme, les impressions du lien demeurent même après que le nœud a été brisé: ainsi ceux qui sont serrés par la médisance [restent flétris]. « Heureux celui qui est à couvert de la langue maligne, à qui sa colère ne s'est point fait sentir, qui n'a point attiré sur lui son joug, et

<sup>1</sup> S. Aug. Enar. in Ps. c, n° 9, l. IV, col. 1088.

<sup>2</sup> Gen. III, 5.

<sup>3</sup> Rom. XII, 10.

<sup>4</sup> Apolog. n° 7.

« qui n'a point été lié de ses chaînes; car son joug est un joug de fer, et ses chaînes sont des chaînes d'airain: » *Beatus qui tectus est a lingua nequam, qui in iracundiam illius non transivit, et qui non attraxit jugum illius, et in vinculis ejus non est ligatus: jugum enim illius, jugum ferreum est; et vinculum illius, vinculum æreum est*<sup>1</sup>!

## TROISIÈME POINT.

Remèdes: général, ne pas applaudir aux médisants, leur montrer un visage sévère; parce que leur dessein, ce n'est que d'être plaisants. Le médisant [est un] voleur: saint Paul les met avec les voleurs, qui ne posséderont point le royaume de Dieu, *neque maledici, neque rapaces*<sup>2</sup>. Celui qui l'écoute, [est] receleur. Tout le monde hait les médisants, et tout le monde leur applaudit; on leur peut appliquer ce que dit Tertullien des comédiens: *Amant quos multant, depreciant quos probant*<sup>3</sup>: « Ils aiment ceux qu'ils punissent, ils dépriment ceux qu'ils approuvent. »

2. Remède: se regarder comme devant être jugé, et l'on n'aura [pas] envie de juger: se tenir en posture d'un criminel qui doit non juger, mais être jugé, *quoadusque veniat qui illuminabit abscondita tenebrarum*<sup>4</sup>: « jusqu'à ce que le Seigneur vienne, qui portera la lumière dans les ténèbres les plus profondes. » Pour juger, il faut être innocent; le coupable qui juge les autres, se condamne lui-même par même raison: *In quo enim judicas alterum, teipsum condemnas; eadem enim agis, quæ judicas*<sup>5</sup>: « Vous vous condamnez vous-même en condamnant les autres, puisque vous faites les mêmes choses que vous condamnez. » « Que celui qui est sans péché, dit Jésus-Christ aux pharisiens, lui jette la première pierre: » *Qui sine peccato est vestrum, primus in eam lapidem mittat*<sup>6</sup>. Tous furent détournés par cette parole. Celui qui n'a point de défauts, qu'il commence le premier à reprendre. Jésus-Christ même dit à cette femme: *Nec ego te condemnabo*<sup>7</sup>; « Ni moi je ne vous condamnerai point. » Si l'innocent pardonne aux pécheurs, combien plus les pécheurs se doivent-ils pardonner les uns les autres!

<sup>1</sup> Eccl. XXVIII, 23, 24.

<sup>2</sup> I. Cor. VI, 10.

<sup>3</sup> De Spectac. n° 22.

<sup>4</sup> I. Cor. IV, 5.

<sup>5</sup> Rom. II, 1.

<sup>6</sup> Joan. VIII, 7.

<sup>7</sup> Ibid. 11.

## PLAN D'UN SERMON

POUR LE MERCREDI

## DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME,

PRÊCHÉ A MEAUX.

## SUR L'ÉVANGILE DE L'AVEUGLE-NÉ.

Comparaison des mauvais catholiques avec les hérétiques.

Si cæci essetis, non haberetis peccatum; nunc vero dicitis: Quia videmus; peccatum vestrum manet.

Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais maintenant, parce que vous dites: Nous voyons; votre péché subsiste. Joan. IX, 41.

Raconter l'histoire, dans le dessein de rendre les pharisiens odieux. Peser les circonstances qui les font voir incrédules et déraisonnables; et puis faire voir au peuple que cette haine, qu'ils ont contre Jésus, se tourne contre eux: *peccatum vestrum manet*.

Malheur d'un évêque qui prêche; soit qu'il se taise, soit qu'il parle.

S'il se tait, il se condamne: *Speculatorem dedite domui Israel*, « Je vous ai donné pour sentinelle à la maison d'Israël. » *Ezech. III, 17, etc.*, fort au long; et peser, *ibid. XXXIII, 2*: « Tu as délivré ton âme; son sang est sur lui. Je redemanderai ton sang de tes mains. » Faible consolation pour une mère affligée: J'ai fait ce que j'ai pu.

S'il parle, je condamne: *Sermo quem locutus sum, ille vos judicabit*<sup>1</sup>, « La parole que j'ai prêchée vous jugera. »

Sur cela: *Peccatum vestrum manet*.

Se jeter sur les catholiques, plus coupables parce que plus instruits.

*Soror tua major, Samaria; soror minor, Sodoma, a dextris et a sinistris*<sup>2</sup>: « Votre grande sœur, Samarie; votre petite sœur, Sodome, (habitent) à votre droite et à votre gauche. » Tout au long: « Tu les as justifiées, consolées: » *consolans eas*<sup>3</sup>. Fort appuyer.

Appliquer ensuite: Sodome la corrompue, votre sœur aînée; la Synagogue, l'ancienne Jérusalem, *spiritualiter Sodoma*<sup>4</sup>, « appelée spirituellement Sodome. » La cadette, l'hérésie: Samarie la schismatique et la séparée.

La première, notre ancienne. La seconde, nous l'avons vue naître à Meaux, dans l'impureté de son sang. Elle n'en a point été lavée: toute sanglante de son schisme.

<sup>1</sup> Joan. XII, 48.

<sup>2</sup> Ezech. XVI, 46.

<sup>3</sup> Ibid. 54.

<sup>4</sup> Apoc. XI, 8.

Église catholique de Meaux, tu les as justifiées.

La Synagogue, elle a méprisé, crucifié Jésus-Christ mortel: *Si cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent*<sup>1</sup>: « S'ils l'eussent connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de la gloire: » nous, immortel et connu.

L'hérésie: elle croit figure; toi, c'est Jésus-Christ même: afin que, le voulant, le sachant, tu l'outrages.

La rémission des péchés, elle la nie: toi, tu en abuses pour t'autoriser dans ton crime; tu cherches à y être flatté, etc. Dénombrement.

Tu les justifies: *Samaria dimidium peccatorum tuorum non peccavit*<sup>2</sup>: « Samarie n'a pas fait la moitié des crimes que tu as commis. »

Le péché des chrétiens est plus grand; des catholiques, des prêtres; et puisqu'il faut aussi prononcer ma condamnation de ma propre bouche, des évêques: *Ergo et tu confundere, et porta ignominiam tuam*<sup>3</sup>: « Et toi aussisais confondu, et porte ton ignominie. »

Contre la honte de consommer ses péchés, la consolation et la gloire.

## SERMON

POUR LE VENDREDI

## DE LA QUATRIÈME SEMAINE DE CARÈME,

PRÊCHÉ DEVANT LE ROI.

SUR LA MORT.

Combien les hommes sont peu soigneux de conserver le souvenir de la mort. Comment elle nous convainc de notre bassesse, et nous fait connaître la dignité de notre nature.

Domine, veni, et vide.

Seigneur, venez, et voyez. Joan. XI, 34.

Me sera-t-il permis aujourd'hui d'ouvrir un tombeau devant la cour, et des yeux si délicats ne seront-ils point offensés par un objet si funèbre? Je ne pense pas, messieurs, que des chrétiens doivent refuser d'assister à ce spectacle avec Jésus-Christ. C'est à lui que l'on dit dans notre évangile: Seigneur, venez, et voyez où l'on a déposé le corps du Lazare; c'est lui qui ordonne qu'on lève la pierre, et qui semble nous dire à son tour: Venez, et voyez vous-mêmes. Jésus ne refuse pas de voir ce corps mort, comme un objet de pitié et un sujet de miracle; mais c'est nous, mortels misérables, [qui refusons] de voir ce triste spectacle, comme la conviction de nos erreurs. Allons et voyons avec Jésus-Christ, et

<sup>1</sup> I. Cor. II, 8.

<sup>2</sup> Ezech. XVI, 51.

<sup>3</sup> Ibid. 54.